

**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique  
**Herausgeber:** Société fribourgeoise d'éducation  
**Band:** 47 (1918)  
**Heft:** 4  
  
**Rubrik:** Chronique littéraire [suite et fin]

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Vers la fin de l'automne 1914, lorsque l'imprimerie H. Butty & C<sup>ie</sup>, à Estavayer, lança courageusement, sous les auspices de la société de secours mutuels, la première édition de l'almanach du P. Girard, personne n'eût osé prédire un prochain et plein succès à cette nouvelle publication. L'heure était on ne peut plus défavorable. Des prévisions pessimistes troublaient les esprits. Que pouvait devenir, dans ces conjonctures, notre modeste almanach scolaire? Le résultat de l'édition fut, sinon un succès d'estime, du moins un précieux encouragement. En 1915, l'expérience fut plus concluante : une provision de 83 fr. 50 tomba dans l'escarcelle du caissier. La 3<sup>me</sup> édition vit le jour le 1<sup>er</sup> novembre 1916. Cette fois-ci, ce fut le succès réel puisque la vente monta à 4,500 exemplaires et nous valut une provision de 560 fr. L'almanach commence à être vivement apprécié des maîtres et des écoliers ; il devient le manuel obligatoire des cours de perfectionnement ; double résultat qui vient couronner les efforts des initiateurs de l'œuvre et de tous ses fidèles collaborateurs.

L'édition de l'année 1919 sera prochainement mise en chantier. A cet effet, nous nous permettons de faire appel à la bonne volonté du corps enseignant. Il serait profondément regrettable que l'œuvre si manifestement utile que nous avons créée périrait faute de collaborateurs ou d'appui efficace, d'autant plus que ce serait priver la caisse-maladie d'un appoint annuel qui n'est pas à dédaigner.

Comme toute peine mérite salaire, nous avons commencé, déjà pour la troisième édition, à accorder une modeste rétribution à tous ceux qui nous font parvenir des travaux ; ces gratifications sont prélevées sur la provision que nous alloue l'imprimerie H. Butty & C<sup>ie</sup>.

L'almanach du P. Girard a acquis maintenant droit de cité. Son avenir paraît désormais assuré, sa notoriété a franchi les frontières du canton de Fribourg.

(A suivre.)

---

## Chronique littéraire

(Suite et fin.)

---

Malgré ses conquêtes momentanées, l'Allemagne n'est pas encore victorieuse ; ses besoins de paix se font de plus en plus sentir, tandis que de nouveaux alliés se rangent aux côtés de l'Entente. On cherche des combinaisons par-dessous main : la blonde Germanie essaie de flirter à droite et à gauche, préconisant à Stockholm, à Pétrograd, à Rome même, une paix mielleuse dite « sans annexions ni indemnités » ; mais l'intrigue est cousue de fil blanc, personne ne s'y laisse prendre. Surgit la révolution russe. L'Allemagne cherche aussitôt à élargir la fissure survenue de ce chef dans le bloc de l'Entente ; c'est à quoi elle emploie notre conseiller national Grimm, mandataire en pacifisme de l'ex-conseiller fédéral Hoffmann. Toujours obsédée par des préoccupations économiques, l'Allemagne fait d'insidieuses offres de paix à la Russie ; elles sont déclinées, non pas tant par la clairvoyance du gouvernement moscovite qu'ensuite de la vigilance de l'Entente.

Quelle est, en réalité, la pensée de l'Allemagne lorsqu'elle proclame *urbi et orbi* une paix « sans annexions ni indemnités » ? M. André Lebon va encore nous la révéler.

A l'heure actuelle, les deux tiers du monde sont contre l'Allemagne. Celle-ci considère comme honorable pour elle toute paix qui

lui assurerait le statu quo territorial *ante bellum* avec la liberté complète d'expansion économique. Au premier abord, ces desiderata paraissent empreints de modération, si ce n'est de désintéressement ; c'est du reste le programme de paix relatif à l'Allemagne qu'a esquissé le Vatican. Or, M. Lebon affirme qu'en pratique cette paix tant prônée consacrerait le vasselage économique des Etats et, partant, le servage personnel des individus à l'Allemagne. A l'appui de ses assertions, M. Lebon cite les clauses du traité de Francfort réglant les échanges commerciaux entre la France et sa puissante rivale, clauses dont les conséquences, avantageuses pour l'Allemagne, sont très onéreuses pour la France et de nature à entraver indéfiniment son essor économique. Or, l'Allemagne voudrait bénéficier dans le monde entier des prérogatives qu'elle possède déjà sur sa voisine latine. Les méthodes commerciales qui lui sont chères, méthodes faites de duplicité, et l'équivoque, ne tendent à rien moins qu'à supprimer toute concurrence possible sur les marchés étrangers. Procédés déloyaux sans doute, confesseront benoîtement nos bons pangermanistes, mais quand l'estomac crie famine, « nécessité ne connaît pas de loi » !

Peut-on espérer qu'après la guerre l'Allemagne renoncera à des moyens qui lui ont procuré de si rémunérateurs avantages commerciaux ? Non, dit encore M. Lebon. Cela est clairement indiqué dans un discours de M. Rathenau, président de la toute-puissante *Allgemeine Elektrizitäts Gesellschaft*, discours dont la teneur confirme le système de mobilisation civile inauguré dernièrement par le gouvernement impérial. Créer une sorte de « Saint-Empire » industriel qui aurait la prééminence sur les autres Etats, avec un droit de contrôle sur leurs progrès, tel est, en somme, le dessein de l'Allemagne.

Le gouvernement américain n'a pas tardé à sentir le danger ; il ne s'est pas contenté de phrases ni de « l'hypocrite et fuligineuse logomachie qui constitue la réponse allemande à la note du Pape ». Les Etats-Unis ont parfaitement compris que, les Alliés une fois écrasés, l'Atlantique ne les protégerait pas plus contre l'Allemagne que la Manche n'aurait protégé l'Angleterre ; c'est l'industrie d'outre-mer qui a relevé le gant.

Des obstacles de nature diverse se dressent contre cette croisade économique des Alliés. Tandis que chez les Allemands et leurs acolytes règne l'unanimité de vues, la Confédération générale du Travail en France, les trade-unions en Angleterre, les menaces de grève en Amérique, viennent contrecarrer les projets des gouvernements. La conférence économique interalliée de juin 1916 a toutefois jeté les bases de l'alliance commerciale qui doit succéder à l'alliance militaire. Ainsi, l'union des Latins, Slaves et Anglo-Saxons pourra devenir le facteur dominant de la future société des nations. Cette société possédera des tribunaux d'arbitrage disposant de la force publique nécessaire à l'exécution de ses décisions. Ici, M. Lebon préconise aussi le désarmement général pour arriver à une paix durable.

A qui s'en prendre tout d'abord ? Aux « malfaiteurs », cela va de soi, et ensuite aux matières qui servent à fabriquer les engins et appareils de destruction. Puisque le socialisme réclame l'internationalisation du sous-sol, demandons, s'écrie en terminant M. Lebon, l'internationalisation de la Prusse rhénane, de telle sorte que les matières extraites de ce pays minier par excellence soient employées à fabriquer des outils de paix et non des canons, des avions ou des cuirassés de guerre. Hors de là, point de salut ni de sécurité pour l'humanité.

Tel est, dans ses grandes lignes, le croquis schématique de l'intéressante étude de M. Lebon. Les considérations qu'il émet, les conclusions hardies qu'il adopte ne manquent pas de saveur originale ni même de profondeur; elles projettent une vive lueur sur les menées jusqu'ici ténébreuses de la lourde diplomatie germanique. D'aucuns taxeront peut-être d'exagération les « noirs desseins » d'hégémonie industrielle et commerciale prêtés à l'Allemagne par M. Lebon. Si cette puissance ne nourrit pas de semblables visées, pourquoi répugne-t-elle à exposer au grand jour ses buts réels de guerre, à l'instar de ce qu'ont fait les nations de l'Entente ? Il est vrai que certains oiseaux rapaces redoutent la clarté du soleil ; un rai lumineux suffit parfois à dévoiler leurs scélératesses. Du reste, après la violation et le martyre de la Belgique, après les crimes de tout genre commis contre l'humanité, rien ne nous étonne plus de la part de ceux qui ont proclamé que la force prime le droit.

Antonin BONDALLAZ.

---

## ÉCHOS DE LA PRESSE

*L'exemple.* — Parmi tant de faits qui déchaînèrent dans mon âme d'enfant des musiques cordiales et profondes, il en est un qui s'impose à mon souvenir avec plus d'intensité que les autres. Une foule d'événements, petits et grands, petits si je les mesure à la mesure d'aujourd'hui, mais grands pour mes yeux d'alors, revivent, appellent et sollicitent mon attention. Ils font dans mon âme un bruit murmurant et joyeux. Ils bruissent, ils bondissent, ils éclatent en miettes de chansons.

Celui-ci est grave. Sa musique est pareille à un son d'orgue. Aussi bien il se rattache au sacrement le plus adorable de notre foi.

Le voici dans sa simplicité un peu nue, tel qu'il me paraît à présent.

C'était dimanche. Dans la vaste cuisine de la ferme paternelle, les heures claires du matin dominical égrenaient leurs minutes d'accalmie. Pas de bruit ou peu de bruits. Dans le foyer ouvert la flamme pétillait. Le coquemar chantait au crémail. Parfois le hennissement d'un cheval à l'écurie ou le beuglement d'une vache à l'étable déchirait le silence. Heure précieuse, quand pendant la messe basse tout le village se recueille, comme pour participer au mystère de l'autel.

Tandis que je comptais les étincelles qui sautaient des bûches enflammées, montaient dans le noir boyau de la cheminée haute et large, où pendaient des jambons, devant la table, mon grand-père déjeunait d'une « trempée ». Lui aussi était recueilli. Les paysans se recueillent sans difficulté. L'habitude du labeur solitaire donne à leurs gestes, à leurs attitudes, à leur démarche, à toute leur personne, dans les moindres actes de la vie, une grandeur singulière. Quoi